

Moudawana, un dispositif à améliorer

La Moudawana adoptée en octobre 2004 fait de la femme presque l'égal de l'homme. Mais dans les faits, c'est une autre histoire. p.4

Les Américains inventent la prime de femme au foyer... surdiplômée

p.8

Belles, branchées et libérées

Employées de bureau, cadres, étudiantes ou simples jeunes filles, les Marocaines sont de plus en plus nombreuses à s'affirmer. Une révolution tout en douceur.... p.9



L'égalité genre au Maroc en butte à plusieurs obstacles

**TOUT FEU,
TOUT FEMME...**

Les femmes à l'honneur chez Maroc Telecom !



UNE SÉLECTION DE SMARTPHONES
EN PROMOTION



ET DE NOMBREUX CADEAUX



Offre soumise à conditions. Dans la limite des stocks disponibles. Visuels non contractuels.



Par Saliha
Toumi

Tout feu, tout femme...

La femme marocaine est plurielle, confrontée à des problèmes différents selon qu'elle est rurale ou citadine, issue d'un milieu aisé ou d'une strate sociale modeste. En effet, la situation de la femme de Tata par exemple ou de Guercif est aux antipodes de celle d'une habitante de Casablanca qui a eu la chance de faire des études supérieures. L'environnement social est déterminant dans la construction du profil féminin étant entendu que les femmes émancipées sont issues généralement de l'élite éduquée et cultivée, où les pratiques sociales évoluent plus vite que les mentalités. Quel bilan dresser, à la lumière de cette réalité, de la situation de la femme marocaine ? L'égalité de genre n'étant pas acquise y compris dans nombre de pays dits développés vu que les rapports entre les deux sexes doivent être appréciés sous l'angle de la complémentarité découlant du statut de chacun, il s'agit d'apprécier cette question à l'aune de l'émancipation de la femme marocaine et le degré de son implication dans la vie de la nation.

Sans conteste, la femme marocaine est parvenue à s'imposer et en imposer, essentiellement dans le monde des affaires qui il n'y a pas longtemps encore, était la chasse gardée des hommes. Depuis quelque temps, l'économie nationale s'est enrichie de plus en plus de femmes chefs d'entreprise, créatives et combatives, qui font montre de qualités managériales et humaines impressionnantes. Dans le sillage de la réussite éclatante des Salwa Akhannouch, Miriem Bensalah Chaqroun et autres Saïda Lamrani, qui continuent à inspirer plusieurs femmes, a émergé une nouvelle génération d'entrepreneuses qui ont investi divers secteurs porteurs. Agroalimentaire, informatique, digital, artisanat, tourisme, services... mais aussi l'agriculture avec l'éclosion dans le monde rural de nombreuses coopératives féminines qui valorisent les produits du terroir. Une révolution que le Maroc doit au Plan Maroc Vert et au dispositif de soutien accordé par la Fondation Mohammed V pour la Solidarité. De plus en plus de femmes ont pu ainsi sauter le pas en lançant des microprojets qui ont bénéficié de différents mécanismes financiers très incitatifs comme Ilayki de Tamwilcom, ex-CCG.

Souffrant historiquement de marginalisation économique, dépendant de leurs maris pour la moindre dépense, les

femmes rurales ont pris leur destin en main il y a près de deux décennies. En devenant entrepreneuses, membres ou responsables de coopératives, elles sont de moins en moins cantonnées dans les tâches ardues et ingrates d'approvisionnement en eau ou de ramassage de bois. Mais bien du chemin reste à parcourir et d'efforts à déployer pour que la femme marocaine dont les conditions d'accès à l'éducation ont pourtant connu une amélioration notable au fil des années ait la place qu'elle mérite dans la vie active où son taux de participation reste l'un des plus faibles au monde.

Force est de constater aussi que si le rayonnement de la femme marocaine dans la sphère économique est patent il est moindre quand il s'agit du domaine de la responsabilité politique. Il est vrai que le Royaume peut se targuer de nommer quelques ministres femmes au gouvernement, d'envoyer une poignée de députés sous l'hémicycle et choisir quelques ambassadeurs parmi la gent féminine, mais ce n'est guère suffisant, les hommes continuant à truster le gros des postes et des portefeuilles de la décision politique, ne laissant que très peu de place à la moitié de la société. Question de mentalité certainement. Cette sous-représentation continue à être perpétuée en raison notamment de l'absence de lois sur la parité politique qui soient contraignantes pour les partis. Résultat : ces derniers se sentent libres de tout engagement dans ce domaine.

Fait très significatif de cette situation, les premières élections régionales (2015), post constitution révisée de 2011, n'ont vu aucune femme prendre la tête d'aucune des 12 régions du pays ! Infime changement à l'issue des régionales de 2021 avec l'arrivée de Mbarka Bouaida à la tête de Guelmim-Oued Noun. La même exclusion a touché la démocratie locale, puisque là aussi l'essentiel des mandats électifs sont revenus aux hommes. Là où l'on voit que la représentation des femmes en politique avance très peu au Maroc. Avancer sur la voie de l'égalité entre les deux sexes quand bien même les lois sont meilleures n'est pas chose aisée surtout dans une société où les mentalités sont difficiles à faire évoluer.

C'est dire que le combat des femmes n'est pas gagné d'avance. Il est d'autant plus difficile qu'il est permanent. Un chemin semé de préjugés et de stéréotypes. Et c'est la plus difficile des luttes. ●

Moudawana, un dispositif à améliorer

La Moudawana adoptée en octobre 2004 fait de la femme presque l'égal de l'homme. Mais dans les faits, c'est une autre histoire.

Coresponsabilité

- La famille est placée sous la responsabilité conjointe des deux époux et plus sous celle exclusive du père. La règle de « l'obéissance de l'épouse à son mari » est abandonnée.

Tutelle

- La femme n'a plus besoin de tuteur (wali) pour se marier, ce qui était obligatoire dans l'ancien texte.

Âge du mariage

- Il est fixé à 18 ans pour la femme (au lieu de 15 ans actuellement) et pour l'homme.

Polygamie

- Elle est soumise à des conditions qui la rendent quasiment impossible.

La femme peut conditionner son mariage à un engagement du mari à ne pas prendre d'autres épouses. Le mari a besoin de l'autorisation du juge avant d'épouser une seconde femme.

Mariages civils

- Les mariages faits à l'étranger sont reconnus par la nouvelle Moudawana, à condition que deux témoins au moins soient musulmans.

Répudiation

- Elle sera soumise à l'autorisation préalable du juge. Avant, c'était un droit exclusif du mari.

Divorce

- La femme peut demander le divorce. Avant, le juge n'acceptait la demande que dans le cas exceptionnel où l'épouse présentait des preuves de « préjudices subis » et des témoins.

Garde des enfants

- En cas de divorce, la garde des enfants revient à la mère, puis au père, puis à la grand-mère maternelle. La garde de l'enfant doit être garantie par un habitat décent et une pension alimentaire.

Enfant hors mariage

- Protection du droit de l'enfant à la paternité au cas où le mariage ne serait pas



L'amélioration de la condition de la femme passe plus par l'éducation que par l'arsenal juridique.

formalisé par un acte. Avant, la règle était la non-reconnaissance de l'enfant né hors mariage.

Héritage des enfants - Du côté de la mère, ils ont le droit d'hériter de leur grand-père, au même titre que du côté du père.

Répartition des biens

- Possibilité des époux d'établir un contrat avant le mariage, pour gérer les biens acquis.

Il est certain que la condition de la femme marocaine s'est améliorée grâce à la réforme de la Moudawana adoptée en 2004. Mais d'autres problèmes restent posés, liés notamment au mariage des mineures et à l'interprétation de certaines dispositions du code par les juges. Ce qui fait que la Marocaine n'a pas encore acquis le statut avancé de sa sœur tunisienne.

En plus de la lutte contre le harcèlement sexiste et les violences faites aux femmes, les féministes marocaines se battent pour une nouvelle génération de revendications:

- Un accès effectif aux droits politiques et

civils ;

- Accès à l'emploi, véritable baromètre de leur indépendance économique ;

- Équité salariale homme-femme ;

- Droit à l'avortement ;

- Égalité en matière d'héritage. ●

L'égalité par l'éducation

Voici les principaux Objectifs de Développement Durable à l'horizon 2030 des Nations Unies en vue de promouvoir l'égalité des sexes :

- Faire en sorte que toutes les filles et tous les garçons suivent, sur un pied d'égalité, un cycle complet d'enseignement primaire et secondaire gratuit et de qualité, qui débouche sur un apprentissage véritablement utile, conformément à l'objectif de développement durable.
- Faire en sorte que toutes les filles et tous les garçons aient accès à des activités de développement et de soins de la petite enfance et à une éducation préscolaire de qualité qui les préparent à suivre un enseignement primaire.
- Mettre fin, dans le monde entier, à toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes et des filles.
- Éliminer de la vie publique et de la vie privée toutes les formes de violence faite aux femmes et aux filles, y compris la traite et l'exploitation sexuelle et d'autres types d'exploitation.
- Éliminer toutes les pratiques préjudiciables, telles que le mariage des enfants, le mariage précoce ou forcé et la mutilation génitale féminine.



التجاري وفا بنك
Attijariwafa bank

Croire en vous



OÙ QUE TU SOIS TA BANQUE VIENT JUSQU'À TOI

Avec Attijariwafa bank, où que vous soyez, votre banque vient jusqu'à vous. Téléchargez l'application Attijari Mobile et ouvrez votre compte en ligne en toute simplicité et à tout moment. Choisissez le **e-Pack** qui vous convient et profitez d'une multitude de services bancaires depuis votre mobile.



Ces Marocaines qui brillent à l'international

A force de travail et de détermination, de nombreuses femmes marocaines ont réussi à écrire dans de différents domaines de belles success-story sous d'autres cieux. En voici quelques exemples.

Sophia Jalal, une valeur sûre chez Nestlé



Rien ne fait plaisir à Sophia Jalal que de relever les challenges professionnels même les plus difficiles. Pour elle, impossible ne fait pas partie de son lexique. Alors, elle fonce, travaille d'arrache-pied pour réaliser les objectifs fixés. Dopée par la passion et la persévérance, qui forment la recette de sa performance, la réussite est à chaque fois au rendez-vous. C'est ainsi que Sophia Jalal est arrivée, lentement mais sûrement, à se forger une carrière prestigieuse dans le secteur de la grande consommation. Avec 23 ans d'expérience au compteur, construite au Maroc et à l'étranger, Sophia Jalal est devenue une valeur sûre, appréciée pour ses compétences managériales et ses qualités humaines au sein de Nestlé dont elle est aujourd'hui vice-présidente et business Executive Officer. A ce titre, elle chapeaute la division Nutrition Moyen Orient et Afrique du Nord du groupe. Que de chemin parcouru par Mme Jalal qui a rejoint la première compagnie agro-alimentaire au monde, comme Country Business Manager Afrique du Nord en 2008. Depuis, elle est montée en grade à mesure qu'elle donnait satisfaction dans son travail, les divers postes de responsabilité qu'elle a occupés lui ont permis de superviser de nombreux marchés et de monter en expertise et en compétences. En 2014, elle assume depuis Dubaï, où elle est basée, la mission stratégique de Country Business Manager pour les pays du Golf et le Levant, soit un total de 12 pays. Depuis 2019, elle s'occupe d'une vaste région comptant 19 pays qui va du Moyen Orient à l'Afrique du Nord et encadre une équipe multidisciplinaire de plus de 600 personnes issues de pas moins de 25 nationalités. Avant de rejoindre Nestlé, Sophia Jalal a passé 6 ans chez la multinationale américaine Mondelez et 3 ans chez Danone où elle s'est occupée du Marketing et du Brand Management. Titulaire d'un Master Degree en Business Administration à l'ESC Toulouse, Sophia Jalal est lauréate également du Program for Executive Development de IMD Business School de Lausanne et du Leadership Program de la London Business School. Sophia Jalal a reçu en 2020 le prix « Emirates Women Award » catégorie leadership, en reconnaissance de ses réalisations en tant que leader. Ce Prix, parrainé par SA Sheikh Ahmed bin Saeed Al Maktoum, célèbre les femmes qui excellent dans leur domaine professionnel et qui contribuent à la réalisation des objectifs stratégiques des EAU en termes de progrès continu. ●

Asmaa Boujibar, la NASA comme horizon

À tout juste 29 ans, la Marocaine Asmaa Boujibar a quitté le centre de la France et l'Université Blaise Pascal de Clermont Ferrand pour s'installer aux États-Unis, plus précisément à Houston au Texas. Née à Casablanca, cette chercheuse a été choisie pour faire son entrée dans le prestigieux centre de recherche de la Nasa après une sélection des plus rigoureuses. Malgré son jeune âge, le CV de cette scientifique a convaincu la commission de recrutement de la Nasa. Après avoir obtenu un baccalauréat scientifique au lycée Lyautey de Casablanca, Asmaa Boujibar a suivi un cursus très pointu en France : une licence en Sciences de la terre à l'Université Rennes I, un master I sur les magmas et les volcans à l'île de la Réunion, et un master II en laboratoire à Clermont Ferrand. À la Nasa, où elle a signé un contrat post-doctoral, Asmaa Boujibar poursuit ses recherches dans le même domaine d'études qui consiste « à retracer l'histoire du système solaire et comprendre comment se forment les planètes ». À l'adolescence, elle a longtemps hésité avant d'opter pour la voie qui est la sienne aujourd'hui. « J'étais très tôt attirée par les sciences, mais une fois arrivée à la faculté, certains cours m'ont un peu lassée et fait douter. Sentant que je n'étais pas dans mon élément, j'ai décidé de changer de filière. J'ai fait un an en arts plastiques en attendant de rentrer dans une école d'architecture. Mais je n'ai pas mis beaucoup de temps à me rendre compte que j'étais faite pour les sciences et que je pouvais utiliser mon côté imaginaire en recherche ». De ce parcours atypique, Asmaa Boujibar a su tirer des enseignements enrichissants. ●



Khadija Arib, une marocaine au perchoir néerlandais

La députée d'origine marocaine Khadija Arib, 62 ans, est la première femme d'origine étrangère à accéder à la présidence de la Chambre basse du Parlement des Pays-Bas. Celle qui a débarqué dans ce pays européen à l'âge de 15 ans pour rejoindre son père dans le cadre du regroupement familial sera vite happée par la politique. En 1998, Arib, qui a effectué des études en sociologie à l'Université d'Amsterdam, fait ses premiers pas sous la bannière du parti travailliste. À l'issue des élections législatives, elle est élue parlementaire et oriente ses efforts vers la santé publique et la situation des enfants. Elle siège au sein de la Deuxième chambre jusqu'à 2006, où elle n'est pas réélue du fait qu'elle était arrivée 34ème sur la liste des candidats de son parti. Elle n'y retourne que l'année suivante et profite de cette parenthèse pour s'engager dans un groupe de travail sur la migration au sein du Conseil consultatif des droits de l'Homme (CCDH) au Maroc chargé d'élaborer les grandes lignes de la nouvelle politique migratoire du royaume. La question migratoire, Khadija Arib en connaît un bon rayon. Une maîtrise du sujet qu'elle a montrée dans plusieurs ouvrages consacrés à cette question complexe. Le plus significatif étant son récit autobiographique Couscous le dimanche, dans lequel elle revient sur son enfance passée à Casablanca, avant de quitter son pays natal pour les Pays-Bas et se confronter à une nouvelle culture. La néerlandaise-marocaine s'est notamment engagée dans le combat pour l'intégration de la communauté marocaine à Rotterdam, surtout les femmes. Dans son ouvrage, elle jette une lumière crue de ces expatriées dépourvues de leurs droits, victimes d'un schéma familial patriarcal ne leur permettant pas de travailler et de s'épanouir. ●



Houria Esslami, de Ouarzazate aux Nations Unies



Houria Esslami est la première femme à prendre la tête du Groupe de travail de l'Organisation des Nations Unies sur les disparitions forcées ou involontaires (GTDFI), depuis sa création il y a 40 ans environ. Du fond de la vallée de Ouarzazate des années 70, la petite Houria était loin d'imaginer qu'elle serait appelée un jour à de hautes fonctions bien loin des sommets enneigés de l'Atlas qui lui cachaient l'horizon. Après des études primaires dans la petite ville aux confins de Drâa où s'installèrent ses parents, cette native de Oujda a évolué dans une famille ordinaire dont le destin a basculé soudainement le jour où son frère Mohamed a fait l'objet d'un rapt politique. Elle mène depuis lors un combat inlassable pour connaître la vérité sur le sort de son frère, aux côtés de sa famille et des proches des disparus. Sa motivation, au départ personnelle, et sa profession de traductrice ne l'ont pas empêché de s'engager petit à petit sur une trajectoire exceptionnelle, au Maroc comme à l'étranger. A 54 ans, la co-fondatrice du Forum marocain pour la vérité et l'équité, armée de son calme et de sa détermination, fait le tour du monde, tantôt comme membre du Conseil national des droits de l'Homme (CNDH) plaidant pour l'expérience marocaine en matière des droits humains, tantôt comme présidente du Groupe des Nations Unies sur les disparitions forcées ou involontaires (GTDFI). ●

Najat Mokhtar, de l'énergie à revendre...

Najat Mokhtar fait partie de ces femmes marocaines qui ont réussi à inscrire leurs noms dans les institutions internationales. Celle qui a démarré son parcours dans le système universitaire marocain se rendra ensuite en France, précisément à Dijon où elle obtient un Doctorat en sciences des aliments. Notre lauréate ne s'arrête pas en si bon chemin, elle débarque ensuite au Canada où elle décroche un autre doctorat en nutrition et en endocrinologie à l'université Laval. L'ambition et la soif d'apprendre comme arme essentielle, elle bénéficie d'une bourse Fulbright pour suivre une formation postdoctorale à l'université Johns Hopkins aux États-Unis. En 2021, cette native de Taounate décide de changer complètement de cap professionnel en intégrant l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA) comme administrateur technique. Après plusieurs années passées dans cette insti-



tution, elle revient au Maroc où elle occupe un poste à la mesure de son expérience au sein de l'académie Hassan II des sciences et des techniques. Mais en 2011, elle décide revenir à Genève pour diriger au sein de l'AIEA la section des études écologiques en relation avec la nutrition et la santé. Le 1er janvier 2019, elle est promue au poste de directrice générale adjointe chargée des sciences et des applications nucléaires au sein de l'agence. Femme engagée et travailleuse, Najat Mokhtar vit la mission qui est la sienne comme un défi de tous les instants. ●



Najat Benchiba, la recherche dans le sang

Alors qu'elle compte aujourd'hui parmi les plus grands chercheurs du prestigieux think tank Oxford Strategic Consulting, la Maroco-britannique Najat Benchiba-Savenius capitalise sur un parcours sans faute, qui fait d'elle l'une des Marocaines les plus en vue dans le domaine de la recherche. Chargée de la recherche économique et sociale au sein de ce cabinet international de conseil qui mène des études pour le compte de grandes organisations privées et gouvernementales pour les aider à atteindre leurs objectifs stratégiques dans des secteurs cibles, Najat Benchiba, grâce à sa persévérance et sa détermination, a réussi à se faire une place dans le club très restreint de la recherche académique en Grande-Bretagne. Ses études dans la prestigieuse université d'Oxford et son parcours professionnel dans les cabinets de consultants « McKinsey & Co. » et de « NBS Consulting » lui ont permis d'enrichir ses connaissances et d'exceller dans l'univers de la recherche avant de rejoindre l'équipe d'Oxford Strategic Consulting. Auteur de plusieurs études publiées dans des revues spécialisées et académiques de renom, Benchiba s'est bien imprégnée de l'esprit british, mais puise sa force dans ses origines et son identité marocaine. Dans le cadre de ses missions à l'étranger, elle a vécu dans plusieurs métropoles du monde telles que le Caire, Casablanca, Singapour, Riyad et Londres avant d'atterrir finalement à Oxford. ●

Ilham Kadri, une Marocaine aux commandes d'une multinationale belge

Ilham Kadri a fait son entrée dans le club restreint des grands Pdg européens en octobre 2018 en prenant les commandes du groupe belge Solvay, poids lourd de la chimie mondiale qui depuis sa création en 1863 sera dirigé par une femme. Du coup, les médias du continent commencent à s'interroger sur cette femme jusqu'ici inconnue au bataillon, qui ne fait pas partie de l'establishment et qui se retrouve du jour au lendemain face à un grand défi : diriger un groupe comptant 27 000 salariés et pesant plus de 10 milliards de dollars de chiffre d'affaires. Pour les actionnaires de Solvay, Ilham Kadri est l'oiseau rare capable de succéder à Jean-Pierre Clamadieu. La nouvelle patronne de la multinationale belge, âgée aujourd'hui de 52 ans, est une Marocaine issue d'un milieu modeste, née à Casablanca d'un père marocain et d'une mère française. Après avoir décroché son bac à 17 ans et une bourse d'études, elle part poursuivre ses études supérieures en France. Elle pose ses valises à Besançon où vit sa maman et démarre ses classes préparatoires. Pas de grande école. Études en France puis au Canada. Premières armes chez Shell à Bruxelles avant d'être engagée en France par le chimiste LyonellBasell. La carrière de la Franco-marocaine ne prend son envol qu'en intégrant le chimiste US Rohm and Haas racheté par Dow Chemical. Installée aux États-Unis après un passage à Dubaï, Ilham Kadri acquiert la réputation d'un manager hors pair et de redresseur des entreprises en difficulté après avoir réussi à remettre à flots et à développer l'entreprise Diversy spécialisée dans les produits d'entretien et de nettoyage pour les collectivités. ●

Zineb Mouline, belle alchimie au pays du soleil levant



Zineb Mouline est professeur assistante de chimie organique à l'Institut de technologie de Nagoya au Japon depuis l'âge de 27 ans. Le jeune prodige marocain fait aujourd'hui partie du cénacle restreint des scientifiques maîtrisant la séparation des gaz à effet de serre. Après avoir décroché son Bac en Sciences expérimentales en 2003, la brillante élève du groupe scolaire Atlas s'envole pour Montpellier. Zineb y obtient son master en Ingénierie biomoléculaire en 2009 puis elle rallie l'Université Pierre et Marie Curie (Paris VI) d'où elle sort en 2010 avec un master 2 Chimie moléculaire, Chimie et biologie. Zineb Mouline décroche son PhD en Chimie et physico-chimie des matériaux, trois ans plus tard à École nationale supérieure de chimie de Montpellier. C'est à cette époque, en 2013, que l'institut nippon fait appel à la jeune docteure pour occuper la fonction de professeur assistante. « Zineb est excellente et je suis convaincu qu'elle deviendra très rapidement professeur à part entière », avait affirmé Yuji Iwamoto, chef du département de chimie de l'institut. Un avis partagé par les étudiants de Mouline qui apprécient les qualités pédagogiques de la jeune assistante qui enrichira son bagage linguistique de la langue japonaise.

Au pays du Soleil levant, Zineb Mouline, décorée par SM le Roi Mohammed VI du Wissam Al Moukafaa Al Wathania de 4e classe (Chevalier), est considérée comme une véritable ambassadrice du Maroc dont elle incarne les valeurs et défend la culture. ●

Les Américains inventent la prime de femme au foyer... surdiplômée

Aux Etats-Unis, des mères de famille surdiplômées, à la maison par choix, seraient récompensées de leur contribution au bon fonctionnement du ménage par leur mari, sous la forme d'un bonus.

Même Michel Houellebecq n'avait pas osé l'inventer. Il y aurait, dans les beaux quartiers de New York, des hommes très fortunés qui verseraient à leurs épouses des primes de fin d'année pour saluer leurs performances - de la bonne gestion du budget familial à l'entrée des enfants dans une école prestigieuse.

L'anthropologue Wednesday Martin, l'auteure de ces révélations, publiées dans une tribune du New York Times, dit tenir ses informations d'entretiens informels menés depuis qu'elle s'est installée dans l'Upper East Side - le quartier de Manhattan où l'on paie le plus d'impôts - où elle a pu observer les « glam SAHM » (pour glamorous stay-at-home-moms, soit « mères au foyer glamour ») dans leur habitat naturel. Aucun avocat spécialisé en divorces d'ultra-riches, aucun patron de fonds d'investissement n'a pu confirmer, depuis, l'existence de ces wife bonus. Mais ça n'a pas empêché le concept, même fantasmé, de fleurir et de susciter des controverses sur les réseaux sociaux, sans

doute parce qu'il correspond bien à une réalité sociologique : l'essor des femmes au foyer - assumées et surdiplômées chez les plus aisés, de ces nouvelles femmes au foyer ne portant pas de jupe bleu marine ni de serre-tête, mais des robes Prada avec des sacs Hermès. On pourrait croire, pour ces femmes, à un raisonnement essentiellement hédoniste : pourquoi travailler quand un mari gagne des millions ? Mais cela peut aussi être, pour leurs maris, un calcul économique. Gary Becker, Prix Nobel issu de l'école de Chicago, a déjà développé cette thèse : les hommes aux revenus élevés auraient intérêt à épouser des femmes d'accord pour ne pas en avoir, pour cultiver les avantages comparatifs de chacun et augmenter la « production combinée du ménage ».

Si les femmes sont moins nombreuses à parvenir au sommet, c'est parce qu'elles n'ont pas de femme, a déjà noté la chroniqueuse Maureen Dowd. Quand on a des millions, une épouse diplômée qui fait du bénévolat à la maison et à l'extérieur, c'est un atout supplémentaire, et les acti-



Pourquoi travailler quand le mari gagne des millions ?

vités dont ces épouses sont chargées au-delà de la manucure deviennent stratégiques, pour tisser son réseau et investir dans la nouvelle génération. Catherine Cusset, écrivain installée à New York, fait ce constat : « Dans ces classes sociales privilégiées, être mère est considéré comme un métier à plein temps. Les candidatures pour les meilleures écoles, dès l'âge de 4 ans, prennent facilement une centaine d'heures. » Qui est mieux placé, pour s'en charger, qu'une femme elle-même passée par les meilleures écoles ?

« Ça coûte très cher de faire garder correctement un enfant aux Etats-Unis. De plus, les parents instruits sont aujourd'hui convaincus qu'on attend énormément d'eux pour faire de leurs enfants des champions des études. Il ne s'agit plus seulement de préparer des sandwiches au beurre de cacahuète pour la lunch box, mais aussi d'emmener les enfants au concert ou au cours de chinois. Ils se comportent comme les coaches de leurs enfants et jugent impossible de sous-traiter l'entraînement de leur progéniture à une nounou philippine », observe de son côté Nathalie Loiseau, directrice de l'ENA, auteure du livre sur l'égalité des sexes Choisissez tout (JC Lattès, 2014), qui a

vécu cinq ans aux Etats-Unis. Selon elle, ce phénomène des femmes surdiplômées qui ne travaillent plus à rien d'autre qu'à coacher leurs poulains, est en train d'arriver en France. « Chez certaines mères éduquées, l'angoisse de ne pas donner à leurs enfants toutes les chances de réussir leurs études prend le dessus sur l'envie de travailler. On entend monter un discours alarmiste : entre les rythmes scolaires, les concertations pédagogiques, les profs qui ne finissent pas le programme, l'aide aux devoirs, le risque d'addiction aux smartphones, aux jeux vidéo et à bien d'autres choses, ces mères ne croient plus possible d'être absentes de la maison. Il se forme une nouvelle inégalité entre les familles où un parent peut suivre de près ses enfants et les autres. »

Si des épouses passées parmi les meilleures universités, les plus grands cabinets de conseil, fournissent ce travail gratuitement, pourquoi ne pas saluer leurs performances ? C'est une logique de business avec distribution de bonus pour réalisation des objectifs. On objectera que ce n'est pas parce que le raisonnement économique semble imparable qu'il fallait l'inventer. ●

Guillemette Faure



Belles, branchées et libérées

Employées de bureau, cadres, étudiantes ou simples jeunes filles, les Marocaines sont de plus en plus nombreuses à s'affirmer. Une révolution tout en douceur...

Jamil Manar

Bans une main elle tient son Smartphone, dans l'autre sa clé de voiture. Elle aperçoit une table vide, se faufile avec agilité entre les chaises et s'y installe. Elle commande un café. Un quart d'heure plus tard, Majda sera rejointe par une copine, Amal. Puis une autre, Laila. Il s'agit d'un rituel presque quotidien. Majda travaille dans les Finances, Amal au Marketing et Leila dans un Centre d'appel. Après une longue et épuisante journée de travail, ces trois jeunes femmes se retrouvent dans ce café casablancais, situé en plein quartier Gauthier, pour papoter et passer un moment agréable ensemble. Ici il n'y a pas de soirées foot. Musique douce, ambiance 80's, et cadre cosy, le gérant voulait probablement que son café soit le coin des amoureux.

Mais ce sont finalement les amazonnes qui investissent le plus les lieux. Entre deux bouffées d'une cigarette indubitablement féminine, Laila nous dit que ce n'est ni le cadre, ni la qualité du café qui les a poussées à opter pour cet endroit: « Là, on est tranquille. Personne ne nous embêtera. On peut même s'attabler sur la terrasse et fumer. Et c'est cool ! ». « On veut tout comme les hommes vivre notre vie sociale comme ça nous chante. On est dans un pays libre non? », S'interroge faussement Majda.

« On bosse dur. Entre les diapos à préparer, les stratégies à définir et ces réunions interminables..., on a le droit tout comme les mecs à se détendre entre copines avant de rentrer chez soi », juge pour sa part Amal. Employées de bureau, cadres, étudiantes ou même artistes, elles sont de plus en plus nombreuses à s'affirmer et à devenir indépendantes en



bousculant au passage les préjugés et autres idées reçues qui tendent à les emprisonner dans un carcan et veulent s'affranchir de cette image que les hommes ont d'elles. La femme marocaine moderne n'est plus cette femme au foyer qui ne quitte pas sa cuisine, ni encore moins cette femme secrétaire qui s'occupe de la saisie ou la photocopieuse.

« On en a marre que les hommes nous voient comme leurs assistantes. Marre qu'ils nous sortent ce vieux dicton « Derrière chaque grand homme se cache une femme » pour nous calmer. Les temps ont changé, les mentalités doivent suivre aussi... », s'insurge Karima, une cadreuse-monteuse opérant dans une boîte de production audiovisuelle de la place.

Il y a quelques années encore, il était inimaginable de voir une femme accéder à un poste de responsabilité dans une grande entreprise. Aujourd'hui, il s'est imposé comme al-

lant de soi qu'une équipe d'hommes soit dirigée par une femme. Plus entrepreneurantes, intègres et plus aptes à créer une cohésion de groupe que leurs homologues masculins, les femmes cadres feraient même de meilleures dirigeantes, à en croire une étude américaine.

Au Maroc, même si les femmes accèdent de plus en plus aux postes élevés de la hiérarchie professionnelle, elles ne sont pas pour autant reconnues voire respectées par leurs collègues de sexe masculin. Najat, chef de projet dans une agence de communication, commande toute une équipe composée principalement d'hommes depuis presque deux ans et trouve encore des difficultés à imposer ses décisions.

« Pour les hommes, on est toujours inférieur même si on a de grands diplômes. J'entends souvent ce genre de remarques humiliantes, « ce n'est qu'une femme », « c'est certainement les hormones qui lui montent à

la tête » ou encore « Votre exposé m'a surpris : d'habitude les femmes... », témoigne Najat. En plus des réflexions désobligeantes, les femmes souffrent encore des préjugés. Pour le Marocain lambda, une fille qui fume est une fille aux mœurs légères. Et que dire si elle est adepte du happy hour! Naima, téléopératrice, l'a appris à ses dépens lors d'une pause café : « Un jour, ma copine était assise alors que je me tenais debout devant le comptoir de la cafétéria de l'entreprise. Alors qu'on grillait des clopes, elle dit en plaisantant : Alors une pression ou une bien fraîche? Soudain, un collègue qu'on ne connaissait que de vue nous aborde comme on aborde des filles de joie en nous invitant le plus normalement du monde à une soirée bien arrosée ». Perdus au milieu de ces Marocaines modernes, jeunes et libérées, certains hommes, mus par des réflexes machistes, ont bien du mal à accepter l'émancipation féminine. ●



**BANQUE POPULAIRE
PARTENAIRE DES FEMMES
DANS LEUR PLEINE
RÉALISATION**

